

**Le 27 décembre 2018**

## **Javier Gonzalez, Filer pour le filet**

Par Yoann PALEJ



**LONG FORMAT - Arrivé de Chaumont à l'intersaison, Javier Gonzalez, trente-cinq ans, est capitaine heureux et respecté de Montpellier-Castelnau-Volley. La suite d'une trajectoire singulière marquée par une histoire personnelle a été unique chez les sportifs de son pays, Cuba: un exil forcé, pour le régime castriste, qui a longtemps été privé de sa famille mais lui a forgé un mental d'acier. Portrait.**

En 2018, la grisaille envahi le ciel héraultais. A l'intérieur du palais des sports de Castelnau-le-Lez où s'entraîne le volley de Montpellier, le climat importe peu. «De toute façon, il n'est pas venu pour le soleil» , glisse au bord du parquet, Jérémie Guillaume, directeur de la communication du Mvuc. Il? Javier Gonzalez, grand gaillard de deux mètres (1m94) a pris le capital dès son arrivée, cet été, en provenance de Chaumont. Avec son numéro 1 dans le dos, le passeur cubain ne fuit pas ses responsabilités. Encore moins son nouveau rôle de "grand frère" dans une

équipe jeune où le "pointu" (attaquant sur les ailes) international Jean Patry a fait des merveilles. *«C'est un grand bonhomme , analyse son coach actuel,Il a vu tellement de choses qu'il voit tout avant les autres. Et surtout, il ne se cache pas, même dans les conflits. »*



Il ne faut d'ailleurs pas longtemps pour prendre conscience de son implication dans le groupe. Lors de la deuxième séance de la semaine, le natif de la Havane n'a pas encore quitté l'autocritique quand il se manque. Il est assurément l'un des plus bruyants, l'un des plus expressifs de l'efficacité, et son regard perçant traduit une implication de tous les instants. *«Parfois, il y a peu de temps , il l'aime, mais il est comme ça, c'est son tempérament de félin. La grinta, c'est inné chez lui. Pour moi, c'est un exemple. Presque une figure paternelle. La personne qui va revenir en avant son courage va aller devant de gros problèmes! »* Au sein du vestiaire, il a tout monde Déjà conquis fils. *«C'est quelqu'un sur qui peut compter , confirme Quentin Jouffroy, l'un de ses coéquipiers. Il est simple et surtout très respectueux. Nous, la jeune génération, on connaît son histoire et cela s'inspire d'un profond respect. »*

**« Dr Javier et Mr Gonzalez »**

Partout où il est passé, le Cubain jouit d'une bonne réputation. Même à Chaumont où son départ, un peu forcé et parfois mal vécu au sein du club haut-marnais cet été, a laissé un grand vide. «Pendant deux saisons, je n'ai jamais été satisfait de nos relations professionnelles », précise Bruno Soirfeck, président de Chaumont. C'est un séducteur, dans tous les sens du terme, et quelqu'un de très attachant. On aurait évidemment préféré qu'il reste chez nous. »

Silvano Prandi, personnage central de son éclosion, il était accompagné de plusieurs saisons, à Cuneo (son premier club en Europe) puis à Lyon et Chaumont. Cet homme de soixante-dix ans préfère retenir ses techniques, son sens du collectif. «C'est surtout un très bon joueur de volley », confie celui que l'on surnomme "Il Professore ". Il est certainement l'un des meilleurs passeurs de la Ligue A. » Par essence, il est primordial et son message est primordial dans la connexion collective d'un groupe. Jovial et extraverti hors des parquets, Javier Gonzalez avoué qu'il a tendance à se transformer sur un terrain. C'est un peu «Dr Javier et M. Gonzalez», commenté par un coéquipier en blaguant.«C'est vrai que je suis autoritaire dès que je joue au volley », glisse Javier Gonzalez, en essuyant la sueur qui coule de son front. Mais j'ai été éduqué comme ça. Chez moi, on a toujours se donner à 100% alors j'essaie de montrer l'exemple. »



Sincérité des rapports et nécessité de bien faire sont en fait des gages de l'intérieur du foyer familial. «Je suis né à La Havane dans un quartier populaire», explique-t-il dans un français quasi parfait. Son fief, c'est Centro Habana, la plus petite municipalité de la capitale cubaine. Un univers de débrouille où certains jeunes peuvent parfois se perdre dans la délinquance. «Mes parents ne voulaient pas que je reste dans la rue pour éviter les mauvaises fréquentations», confirme-t-il. Ma maman, Susana, a beaucoup insisté pour que je ne suive pas le mauvais chemin, je lui dois beaucoup. »Le sport est alors une échappatoire, une question possible à une destinée toute tracée. Natation, judo, basket et athlétisme, "Javi" enchaîne les disciplines sans trouver sa voie. Puis il découvre le volley en 1994. «J'en suis tombé amoureux instantanément», se souvient-il. Dans le pays où le baseball est joué, le petit Javier choisi, encore une fois, de se démarquer.

## **Un contexte politique compliqué**

Mais il faut composer avec la politique de Fidel Castro. Le dirigeant communiste est un fanatique de sport. Au point d'en faire un élément central de sa politique, au même rang que l'alphabétisation. «Le sport est une activité qui exprime le mieux la révolution», dira le chef suprême de l'État insulaire. «Aux yeux du gouvernement, les performances des athlètes de haut niveau dans les compétitions internationales ont toujours représenté un enjeu politique majeur, une sorte de "soft power" "castriste", analyse Vincent Bloch, sociologue et anthropologue spécialiste de Cuba. Dans les années 70, la politique porte ses fruits. Au tableau des médailles des Jeux olympiques d'été, Cuba passe du quatorzième rang à Munich (1972) au quatrième à Moscou (1980).«Dès leur plus jeune âge, les futurs "athlètes de haut rendement" sont réputés et entraînés dans les écoles sportives d'élite», ajoute le sociologue. Javier Gonzalez est de ceux-là.

Ses parents, personnages centraux d'une histoire hors du commun, font des pieds et des mains pour lui offrir un équilibre de vie. C'est donc dans un internat qu'il va exercer sa passion. Il intègre une EIDE (escuela de iniciación deportiva), école d'initiation au sport, à l'âge de onze ans. «J'ai eu la chance que mes parents me demandaient, confie-t-il. Ils n'étaient pas riches mais ma mère était comptable et mon père frigoriste, on faisait partie de ce que l'on appelle à Cuba la "classe moyenne supérieure" (ndlr). »



Il quitte donc rapidement son cocon. « Je mangeais et dormais volley du dimanche au vendredi. C'est à cette période-là que j'ai pris conscience de mes capacités. » Pendant quatre années, il se plonge dans son sport-études. Le programme est riche, intense, vampirisant. De quoi mordre à pleines dents dans sa passion. Pour suivre les traces de son idole, Raul Diago, célèbre passeur cubain aux trois participations aux JO (1992, 1996 et 2000), Javier Gonzalez fait beaucoup de concessions. « Je n'avais pas forcément la même vie que mes copains de l'époque. Mais avec le recul, j'ai pris la bonne décision. » Il rejoint ensuite une autre école où le volley est pratiqué de façon plus professionnelle. Il est vite considéré comme un "athlète de haut rendement" par les autorités. Et intègre, à dix-sept ans, l'équipe nationale junior cubaine.

### **« Il a dû se cacher à l'arrière d'une voiture »**

Mais le régime communiste commence à peser. Car l'idée de sportifs millionnaires est contraire à l'idée que Fidel Castro se fait du sport et des valeurs qu'il véhicule. « Le sport professionnel en enrichit quelques-uns aux dépens de beaucoup », clame le dirigeant cubain. « C'est ainsi, qu'à partir du début des années 1990, le nombre de "défections" augmente de façon exponentielle, en parallèle de l'exode continu des autres catégories de la

population cubaine », précise Vincent Bloch. « En 2001, beaucoup de joueurs cadres ont fui le pays pour rester en Italie, se remémore Javier Gonzalez. On a alors dû prendre leur place chez les A. » Lors d'un match de qualification pour les Jeux Olympiques contre Porto Rico, l'équipe cubaine échoue. « Le régime nous a punis, raconte le joueur de Montpellier. Ils nous ont interdit de compétition pendant un an ! » Las de devoir rendre des comptes au pouvoir en place et de reverser la majeure partie de ses gains, "Javi" décide de prendre son destin en mains.



La chose remonte à juin 2005. Alors que son équipe nationale se rend à Milan pour un match de Ligue Mondiale, il décide, avec la complicité du club de Cuneo et d'amis transalpins rencontrés au préalable sur son île, de fuir son pays. Un crève-cœur nécessaire pour que sa carrière décolle. « On avait tout organisé avec le club, explique-t-il. Après la compétition, ils sont venus me chercher à l'hôtel. » « Il a dû se cacher à l'arrière d'une voiture, se souvient Silvano Prandi, entraîneur de Cuneo à l'époque. Il est même resté caché quelques jours après sa fuite. » Mais le tarif est cher pour un exil : il écope de deux ans de suspension de jeu par la Fédération internationale de volley (FIVB) et est déchu de sa nationalité cubaine. Il doit également dire adieu à la sélection face à l'inflexibilité des autorités en place. « Ce jour-là, j'ai compris que je ne jouerai jamais les Jeux Olympiques avec le maillot de

Cuba », regrette l'intéressé. Comme dans d'autres sports, les "déserteurs" de l'île communiste deviennent indésirables en équipe nationale dès qu'ils franchissent le Rubicon frontalier.

## Neuf ans sans voir sa famille

Mais surtout, le prix de cette liberté est affectif, sentimental. Loin des siens et de ses repères, le volleyeur doit apprendre à vivre seul, dans un pays dont il ne connaît que le nom. « J'ai beaucoup souffert au début car je ne connaissais personne et je ne parlais pas la langue », confie le Cubain qui a obtenu l'asile politique non sans mal. La mort de sa maman, Susana, quelques mois avant son exil, rajoute à son mal-être. Il avoue même s'être senti presque fautif à ce moment-là. « Je crois que mon plus grand regret, c'est de ne pas avoir passé plus de temps avec elle », ajoute-t-il.



Heureusement, à Cuneo, il tombe sur un club compréhensif et humain : « Pendant les deux années de ma suspension, ils m'ont tout payé : logement, voiture et nourriture. J'avais même droit à un salaire. » Javier Gonzalez est choyé et prend le temps de découvrir la vie à l'européenne. Il passe en tout neuf ans sans voir son père Nilo Augusto, son frère, sa soeur et ses amis. « Ils ne pouvaient pas venir me voir et j'avais seulement des nouvelles en

photos, souffle-t-il. Comme il n'y a pas Internet là-bas, on ne pouvait pas communiquer. Il a fallu que j'obtienne mon passeport italien pour pouvoir y retourner. » A l'été 2015, les retrouvailles sont inespérées, gorgées de joie. « Je remercie le sport de m'avoir aidé à passer tous ces moments difficiles », insiste le passeur du Mvuc, qui n'exclut pas, un jour, de rentrer définitivement sur son île. « A Cuba, on dit souvent : "Sabes donde naces, pero no sabes donde mueres" (On sait où l'on naît, mais on ne sait pas où l'on meurt). »